

qui seraient susceptibles d'en acquérir, c'est-à-dire des objets qui un jour pourraient compter pour quelqu'un.

Parmi les objets qui comptent pour moi, il y a certains livres. J'en ai beaucoup, tous n'ont pas la même valeur. Lorsque mon grand-père est mort, j'ai récupéré une partie de sa bibliothèque. Il y avait beaucoup de livres de poche, des romans de gare, des essais, des livres scientifiques. Mais le plus intéressant était que la plupart de ces ouvrages étaient annotés, cornés, surlignés. Mon grand-père lisait souvent avec un stylo ou un crayon à papier à la main, et il avait l'habitude d'enluminer des parties du texte de multiples manières. J'ai découvert ainsi de nombreuses œuvres par son intermédiaire. Je voyais les passages qu'il avait aimés, ceux qu'il avait sautés, les réflexions que la lecture avait fait naître, les moments aussi où il s'était servi du livre comme pense-bête, support pour une idée venue d'ailleurs et qui interférait avec sa lecture. Il n'avait visiblement pas passé la quinzième page de certains ouvrages. La publication avait gardé la trace de cet abandon dans sa structure. Il en avait relu d'autres plusieurs fois et rajouté des strates de commentaires en utilisant des procédés différents. Certains livres avaient été prêtés, échangés, empruntés, et jamais rendus. Dans certains cas, d'autres écritures se mêlaient aux cursives qui m'étaient maintenant familières. Chaque livre avait mémorisé dans sa matérialité même les gestes de ses lecteurs, s'était déformé au contact de leurs mains. Dans ces déformations, c'est le corps du lecteur en action que je pouvais observer : le tourneur de page, le corneur de coin, le commentateur armé d'un crayon ou d'un stylo. Les traces témoignaient des réactions immédiates, physiques, provoquées par les successions de mots ou de phrases. Ce sont des scènes et des moments de

